

**La chevalerie en Castille à la fin du Moyen Âge.
Aspects sociaux, idéologiques et imaginaires**

INTRODUCTION

Georges MARTIN

Université Paris-Sorbonne

(SIREM,

GDR 2378 du CNRS)

[Édition originale : « Introduction » in : *La chevalerie en Castille à la fin du moyen âge. Aspects sociaux, idéologiques et imaginaires* (Georges MARTIN, dir.), Paris : Ellipses, 2001, p. 5-12]

Miles, militia, caballero, caballería, la "chevalerie" est d'abord une affaire de mots et donc un imaginaire –un imaginaire dont une fonction est de découper et de définir (de *concevoir*) une catégorie du réel. Le désignatif médio-latin opère une caractérisation guerrière ; le désignatif roman, qui se donne pour son substitut sémantique, discrimine parmi les guerriers une élite combattant à cheval. Ceci en langue. Car, en discours, déterminants et contextes d'emploi oeuvrent des discriminations secondes ou suscitent des significations annexes. En Castille, le système est complet dès le XIII^e siècle. On verra ainsi le substantif *miles* précisé quelquefois par l'adjectif *nobilis* ou *caballero* par *fijo dalgo*. Aux *caballeros fijosdalgos*, les chroniques romanes opposeront les *caballeros cibdadanos* ou *de las cibdades*. Lorsque le regard, en quelque occasion solennelle, embrassera une multitude, il arrivera qu'il distingue et ordonne : *comites, nobiles, milites* ou bien *condes, ricos hombres, caballeros*. D'autres fois, au contraire, nous verrons nos désignatifs utilisés pour rassembler et confondre. Tel homme se verra décerner par le roi le *principatum militiae* ; de tel autre, il sera dit que " *salio muy esfforçado cauallero* " ; telle assemblée élective sera constituée, indistinctement,

de *milites* ; enfin, *factus miles* (*fecho, armado cauallero*), évoquera une cérémonie marquant, dans le cursus d'un jeune, une date charnière. C'est que la signification de *miles* et de *caballero* relève de deux critères de classement des hommes. Le premier critère, fonctionnel, distribue ceux-ci parmi les *oratores* (*oradores*), les *bellatores* (*defensores*) et les *laboratores* (*labradores*). Sous ce critère, *miles*, *caballero*, désignent un homme appartenant au groupe des guerriers. La signification "ordinative" de *miles* ou *caballero* dans l'évocation de l'adoubement et de ses effets est un dérivé quasiment sacramentel du signifié fonctionnel, non un sens nouveau. Le second critère est hiérarchique : en-dessous des *comites* (*condes*), en-dessous des *nobiles* (*ricos hombres*), en-dessous même, en castillan, des *infançones*, *milites* et *caballeros* formaient la strate inférieure de l'ordre militaire. Une signification (fonctionnelle) extensive, une signification (hiérarchique) restrictive : entre les deux, tous les jeux étaient permis et le discours sociologique médiéval ne s'en priva pas.

Avec *nobilis*, le latin médiéval donnait à *miles* un compagnon doté d'une semblable duplicité, et ceci en vertu du troisième et dernier critère de la sociologie médiévale : le critère "naturel". Le terme avait en effet vocation à désigner, extensivement, l'entier d'un groupe social doté héréditairement d'un ensemble de privilèges à la naissance – ainsi qu'une frange d'hommes pour qui l'acquisition de ces privilèges était assimilée à cette innéité – et, restrictivement, une strate de ce groupe : la plus haute, cette fois. Ainsi, le binôme lexical *milites*, *nobiles* eut la singulière puissance sémantique de désigner, synthétiquement, sous un critère soit fonctionnel soit naturel, l'ensemble de l'aristocratie laïque (*milites* allant, sur ce terrain, au-delà de *nobiles*) et, analytiquement, chacune des deux grandes strates hiérarchiques dont ce groupe était l'addition. Le roman dissocia les deux signifiés de *nobilis*, exprimant le signifié naturel (ou assimilé au naturel) par la lexie *fijo dalgo*, le signifié hiérarchique par

la lexie *rico hombre*. Quant à lui, *caballero* conserva à peu près tout le sens de *miles*. Par opposition aux *ricos hombres*, il continua de désigner une aristocratie de second rang par la richesse et la puissance. Associé à *fijo dalgo* ou dissocié de lui, il put désigner deux groupes, l'un noble l'autre non, de cette strate aristocratique. Employé absolument, *caballero* perdit toutefois beaucoup de terrain sur *fijo dalgo* pour désigner l'ensemble de l'aristocratie laïque. Dès la seconde moitié du XIII^e siècle, le critère naturel fut préféré au critère fonctionnel pour cette opération. *Caballero* ne laissa pas pour autant de désigner l'ensemble des guerriers à cheval sous le rapport de l'exercice de leur fonction -notamment en situation d'évaluation : " *buen caballero* ", " *el mejor caballero* "- de même que, sous la modalité sacramentelle de la fonction, tous ceux d'entre eux -quelle que fût leur position hiérarchique, mais dans les limites naturelles de la *fidalgúia*- qui avaient " reçu la chevalerie ".

Ces jeux lexicaux, bien entendu, ne nous informent que très grossièrement de la réalité chevaleresque. On voit cependant la chevalerie scindée entre nobles et vilains, hiérarchisée par la richesse et le pouvoir, solidarisée par la fonction ou son appareil symbolique. Ils peuvent aussi servir, le moment venu, à déjouer les stratégies d'écriture. Les traités et les chroniques, après la chanson de geste, nous montrent un groupe, quoique divisé et chameilleur, redoutable en tant que dépositaire agréé de l'arsenal militaire du royaume. Son estimation quantitative est encore balbutiante. Sans doute fut-il, dans une péninsule où le combat contre le Maure, réel et constant, alimenta longtemps la cupidité des guerriers, organisa le social et structura le politique, plus nombreux, plus efficient, plus influent que partout ailleurs en Occident. Il fut aussi extrêmement divers : chevaliers de la maisnie du roi, chevaliers des maisnies seigneuriales (les moins connus), chevaliers municipaux, moines chevaliers, sans compter les prélats sur qui la chevalerie exerça pleinement sa fascination. Les hiérarchies aussi furent infinies -même l'ordre de

l'Écharpe (*la Orden de la Banda*), royal et extrêmement élitare, laisse paraître dans la liste des adoubs des différences abyssales : entre *ricos hombres* et *caballeros*, certes, mais surtout au sein même des seconds. Quant à ceux-ci, quelques noms sont restés : ceux, essentiellement, d'hommes que le service du roi porta à la *rica hombría*. Que savons-nous du reste des lignages ? Que savons-nous des seigneuries ? Encore, sur ces points, les sources existent-elles ! Mais, que saurons-nous jamais d'un mode de vie, d'une culture, sinon à une étape très tardive et pour une poignée de puissants exceptionnellement éclairés ?

Si, cherchant maintenant une idéologie et un imaginaire, l'on survole –de très haut– les textes législatifs, doctrinaux ou littéraires qui nous parlent des chevaliers, des lignes de force, chronologiques et systématiques, se laissent assez clairement percevoir. En Castille-León et jusqu'aux années centrales du XIII^e siècle, c'est, du côté de l'Église, soit de la hauteur –ces chartes ou ces évocations protocolaires ou évêques et abbés précèdent en règle comtes et chevaliers– soit, avec le temps, un agacement de plus en plus vif –la censure portée de Luc de Túy contre l'*audacia* militaire. La chanson de geste, en revanche, exprime pleinement l'univers social et mental des guerriers : l'art militaire, toute la complexité de la solidarité lignagère, le pouvoir parental, le rapport à la sexualité, les relations avec la royauté, les alternatives de la dépendance politique, les conceptions, parfois antagoniques, de l'honneur, l' " amour ", l' " amitié "...

Quelque chose se passe en Castille lorsque, à la fin du règne de Ferdinand III (1217/1230-1252), aux premières années de celui d'Alphonse X (1252-1284), s'achève la " reconquête " et que la royauté castillane entend tirer bénéfice de son alliance avec la maison impériale de Souabe. La noblesse, privée de butin et atteinte dans ses revenus territoriaux par l'attirance qu'exerce sur ses paysans les conditions faites aux colons des terres andalouses, menacée par le

renforcement national et international de la monarchie, s'agite, provoquant et soutenant avec le pouvoir royal une tension si forte qu'elle met celui-ci en péril et même, quoique transitoirement, en échec. Ici surgissent les premières tentatives de domestication doctrinale. Tandis qu'en Aragon Raymond Lulle, dernier surgen d'une idéologie réformatrice venue du Nord, tend à la chevalerie son miroir spirituel, c'est en Castille la couronne qui s'efforce de conformer l'univers chevaleresque à ses vœux. On a beaucoup insisté sur l'identification oeuvrée par Alphonse X au 21^e titre de la *Seconde partie* des chevaliers avec les *fijos dalgo*. Pourtant, là n'est pas l'essentiel. Ce qui doit d'abord être retenu de la représentation qu'entendit donner le roi Sage, c'est la socialisation et l'institutionnalisation de la population chevaleresque. Alphonse refuse de voir dans celle-ci autre chose que l' " ordre de chevalerie ", élite de l'état des " defensores ", chargé de défendre les autres états, mais surtout sa " loi " (c'est-à-dire sa foi), son roi et sa " terre ", un ordre dont il s'applique à souligner les analogies qu'il entretient avec l'ordre sacerdotal et dont l'évocation appelle, au seuil du développement, l'énoncé tripartite. La fonction, quasiment sacralisée par un rituel dont chaque prescription est soigneusement rappelée, dont chaque geste crée pour le chevalier une obligation (un " *debedo* ") à l'endroit de celui qui l'accomplit, contenant de toute part sa puissance, sa possible violence, solidarise l'ordre, interdisant les agressions internes pour mieux le vouer au bien commun, à l'utilité publique (à la " *pro comunal* "). La vertu fondamentale, la seule véritablement politique, est ici la *loyauté* – " où trouvent leur achèvement et sont renfermées toutes les bonnes moeurs et qui est comme leur mère " - et les valeurs principales *l'humilité* et *l'obéissance*, notions qui renvoient toutes au bon exercice de la dépendance naturelle, au renforcement du seigneur naturel suprême qu'est le roi, chef de la chevalerie (" *cabeza de la caballería* "). Que les chevaliers soient ici perçus comme des *fijos dalgo* – quel succès eut cette idée dans la littérature

trastamare, parmi les jeunes lignages et les hommes nouveaux vainement empressés de fermer derrière eux l'accès à la noblesse !-tient seulement à ce que les *fijos dalgo* étaient ceux qui posaient le plus de problème à la mise en oeuvre du projet monarchique -et que la leçon du roi s'adressait d'abord à eux. Sur le terrain, Alphonse X fut, de toute sa lignée, le roi qui renforça et favorisa le plus la chevalerie des villes, plus étroitement dépendante, plus docile et sans doute plus efficace que les troupes seigneuriales. Ses successeurs reçurent, dans toute sa complexité, l'enseignement du roi Sage.

Le modèle chevaleresque, en revanche, n'exerça pas un attrait immédiat sur les *fijos dalgo*, non plus qu'un roi qui, préférant aux armes la science, se posait en " chef " d'un groupe qui ne le tenait pas pour l'un des siens. Au terme du tumulte, Alphonse XI (1312-1350) sut restaurer le modèle, mais en modifiant, sinon la place qu'y occupait théoriquement le roi, du moins son comportement et son image. Fondateur de l'ordre de l'Écharpe, destiné à regrouper autour de lui l'élite de la noblesse (*ricos hombres* et *caballeros*), solennellement auto-adoubé avant de se couronner lui-même, stimulant constamment la festivité chevaleresque, traitant les chevaliers en " frères " et aspirant à devenir le " meilleur " d'entre eux, regroupant et utilisant forces et symboles dans la croisade du Salado, s'appliquant à lui-même les valeurs de soumission et d'humilité -mais à l'endroit du pape, qui, en retour, le constituait en chef des croisés-, Alphonse XI, le plus habile, peut-être, des rois castillans du Moyen Âge, sut faire de l'univers chevaleresque, réel, imaginaire et idéologique, le meilleur support de la royauté.

Tous, néanmoins, ne furent pas dupes, et l'aristocratie, à nouveau, donna de la voix. Il y avait eu, sous le règne trop court de Ferdinand IV (1295-1312), père d'Alphonse XI, une oeuvre annonciatrice. Aux environs de 1300, la *Chronique de Castille* -appelée à un succès sans pareil au XIVe siècle et plus encore au XVe-, oeuvre anonyme ourdie sur le métier de l'*Estoire d'Espagne* d'Alphonse X, laisse échapper par

les interstices du modèle, et sans toutefois mettre trop à mal l'image du roi, l'énergie qu'Alphonse XI saura canaliser et qui s'exprime ici à travers la parole forte, parfois brutale ou hautaine, d'une aristocratie acquise à une mentalité chevaleresque très affranchie de la tutelle des rois. Ce nouvel imaginaire trouva grâce, au Portugal, auprès du comte Pedro de Barcelos, fils bâtard du roi Denis et historien de la noblesse. Un des amis du comte don Pedro – tous les deux étaient proches de la maison de Lara – sut donner, en Castille, un tour philosophique à ces accents surgis spontanément du social. Quelle importance historique donner au propos de don Juan Manuel (1283-1348)? L'homme n'est-il pas de trop haut parage, n'est-il pas, surtout, trop obsédé de son sort et de celui de son lignage – son sang royal s'alliera, dès l'origine, à la dynastie trastamare – pour que ses écrits soient significatifs des aspirations d'un groupe ? Avec Pedro de Barcelos, il est néanmoins le représentant d'une noblesse (très haute, pour l'heure) qui se met à écrire et entend produire un savoir destiné à être divulgué, à concurrencer le savoir traditionnellement délivré par les clercs et la couronne ; en revanche, on peut s'interroger sur l'influence réelle de son oeuvre dans la formation des mentalités aristocratiques de son temps.

Don Juan Manuel a beau parler beaucoup d'écuyers et de chevaliers, la chevalerie laisse de marbre cet ennemi d'Alphonse XI. Lui-même, au demeurant, ne s'est jamais " accordé " à " recevoir " la chevalerie. C'est qu'il entend exercer le privilège, concédé à son lignage par Alphonse le Sage, de mener " sa maison et son train en manière de roi " et donc d'adouber sans l'avoir été lui-même – au pis, de façon plus risquée et moins intéressante, de procéder lui-même à son adoubement (*Libro de las armas*). C'est un homme du lignage royal, et même un aspirant à la royauté, qui agit et qui parle ; mais aussi un grand seigneur qui n'entend céder à personne (et notamment au roi), par un rituel dont il ne retient que les obligations qu'il induit, la moindre part de sa liberté. Le sémantisme du mot

"chevalier" interdisait du reste à notre fils d'Infant, si sourcilleux, de se le voir appliquer à lui-même. Déclarant l' "honneur suprême" qu'un gentilhomme pouvait recevoir -c'est en substance, quoique avec une nuance plus ordinative, le propos de la *Seconde partie*, 21, 1 : "Ceux qui sont choisis pour être chevaliers sont plus honorables que tous les autres défenseurs"-, ce mot référait aussi, cette fois sous un critère hiérarchique, à la strate inférieure de l'aristocratie. Telle est la signification, tout à fait limpide, de la formule si souvent mal comprise : "C'est là le dernier état des gentilshommes et l'honneur suprême qui à gentilhomme peut advenir" (*Libro de los estados*, I, XC). Pis encore -don Juan Manuel rejette cet emploi, mais il avait cours partout-, le désignatif "chevalier" pouvait même englober, une fois franchie la ligne divisant les nobles d'avec les vilains, les "défenseurs non gentilshommes" que sont les "hommes à cheval" (*Libro de los estados*, I, XCII). La position de don Juan Manuel à l'endroit de la "chevalerie" tient autant à son souci de rester staturairement au contact de la royauté qu'à ces détestables empiètements sémantiques. Pour le reste, il reprend, à peu près à la lettre, le propos de la *Seconde partie*. La chevalerie n'intéresse pas notre homme et même l'embarrasse -sinon (et encore...) à la considérer d'un point de vue régalien.

Mais don Juan Manuel avait beau tourner le dos à la chevalerie, l'imaginaire chevaleresque progressait partout, occupant un à un les territoires de la culture aristocratique. Qui furent les traducteurs et adaptateurs des vulgates chevaleresques bretonnes, arthuriennes, carolingiennes, romaines, troyennes ou de croisade qui avaient cours outre-Pyrénées ? Qui les auteurs des premières *estoires*, des premiers livres de chevalerie castillans ? Quel fut leur public ? Quel leur succès véritable ? Autant de questions auxquelles il faudrait répondre pour évaluer la portée historique du phénomène et qui, pour l'heure, restent en suspens. Mais, que se fasse entendre, tour à tour moralisant ou véritablement édificateur, tel ou tel secteur de

l'Église –au tout premier rang sans doute le chapitre tolédan et ses satellites littéraires, travaillant à soutenir la reine Marie de Molina-, que la royauté martelle plus traditionnellement son message de sagesse, d'humilité et de loyauté, que, dans l'entourage des princes – à défaut, semble-t-il, de cour princière-, l'on fasse valoir les délices du compagnonnage, de l'amitié et de l'aventure, ou que dans quelque groupe subalterne de la noblesse l'on remâche sa frustration de femmes et de terres, la chevalerie, qui, depuis le règne de Sanche IV, fait une constante démonstration de force sur le terrain politique et militaire, est également omniprésente dans l'historiographie, l'hagiographie et la fiction, transportant en Castille -le mot n'est en rien trop fort- une véritable *esthétique*, créant un imaginaire global qui, par les enjeux sociaux qui en font le contenu, est sans doute le seul prolongement authentique de la chanson de geste.

Les travaux rassemblés dans ce livre tiennent compte de ces mouvements. Ils portent cependant au tout premier chef sur une période où, après l'impact considérable de l'œuvre de Bartolo de Sassoferrato, un renouvellement à la fois lignager, social et culturel de la noblesse castillane, puis une conversion massive de la communauté juive au christianisme, le groupe aristocratique, plus encore que les pouvoirs qui le côtoient ou lui font face, accapare et amplifie soudain le débat idéologique, actualisant, par exemple, la question de la définition naturelle de la chevalerie ou soulevant celle, plus nouvelle, de sa légitimité chronologique relativement à celle des rois.

Dans une première étude, Antonio Pérez Martín rappelle quel fut le statut juridique de la chevalerie castillane à la fin du Moyen Âge et à l'aube de la modernité à partir de trois corps de textes : l'œuvre juridique d'Alphonse X le Sage, les ordonnances des cortès du XVe siècle et du premier tiers du XVIe, la compilation contenue dans le *Doctrinal* d'Alfonso de Cartagena. La réalité sociale de la chevalerie est ensuite abordée par José Antonio Jara Fuente et Manuel González

Jiménez sous l'espèce des chevaliers " vilains " ou " populaires ". Le premier trace un panorama général : statut juridique, fonction sociale, comportement, mentalité et culture des origines à la fin du XVe siècle ; le second analyse plus ponctuellement et souvent en termes quantitatifs la réalité économique, sociale et militaire de la chevalerie " *de cuantía* " ou " *de alarde* " sur la frontière andalouse notamment au XVe siècle.

Abordant, quant à lui, le domaine de l'idéologie politique, José Manuel Nieto Soria montre comment, entre 1430 et 1480, un débat idéologique profond entre noblesse et royauté touchant au rôle de chacune dans le pouvoir d'État et où s'opposèrent un modèle " royaliste " et un modèle " seigneurial " -ainsi qu'accessoirement un modèle " populiste "- gouverna le traitement littéraire de la " royauté chevaleresque ". Viennent ensuite deux exemples, méconnus ou peu étudiés, de confrontations véritables, politiques ou idéologiques, mettant en scène des acteurs du réel. Le premier est un défi chevaleresque, resté toutefois dans les limites de l'échange épistolaire, qui mit face à face, au début du XVe siècle, le comte don Fadrique et Juan Álvarez de Osorio. Michel Garcia en dégage les déterminations économiques, sociales et politiques : sous la confrontation de deux seigneurs occupant des positions fort différentes (l'un sur ses terres, l'autre à la cour), une dispute pour la possession du comté de Trastamare entre deux lignages appartenant l'un à une noblesse de sang royal, l'autre à une noblesse dont le service a grandi la puissance, et enfin entre membres des deux partis qui rivalisaient d'influence sous la régence conjointe de Ferdinand d'Antequera et de Catherine de Lancastre. La seconde confrontation - plus strictement engagée dans la compétition entre modèles sous-jacents à la " royauté chevaleresque "- prend la forme littéraire d'une " *demanda* " " *cancioneril* ". Le débat porte sur l'ancienneté respective de la chevalerie et de la royauté, ainsi que sur la capacité du roi à conférer la noblesse. Il est mené, dans les années 1469-1474

et à l'initiative de Gómez Manrique, par les poètes Pero Guillén, Francisco Vidal de Noya et Rodrigo Cota. Vincent Serverat analyse les lignes d'opposition doctrinale en les rapportant aux origines " nationales " ou ethniques de chacun aussi bien qu'à sa position sociale et politique en un moment où rivalisent Henri IV et les princes de Castille Isabelle et Ferdinand.

L'imaginaire chevaleresque, compris comme l'imaginaire des chevaliers, est étudié dans ses composants culturels et ses figures de référence par Isabel Beceiro Pita, qui voit la " matière romaine " et les héros de la Reconquête l'emporter au XVe siècle sur tout autre veine historico-légendaire (arthurienne, carolingienne ou troyenne) et trouve les sources principales de ces exemples dans l'historiographie alphonsine ou néo-alphonsine ainsi que, au fur et à mesure de la mise en oeuvre de leur traduction, dans les oeuvres de Tite-Live et de Valère Maxime, puis dans celle de Boccace. Carlos Heusch sonde quant à lui les textes -ceux de la floraison chevaleresque de la première moitié du XIVE, dont, l'imprimerie aidant, se repaît la jeunesse aristocratique du tournant des XVe et XVIe siècle- et déploie les variantes de la relation amoureuse qui, avec le fait d'armes, fait le noyau thématique de l'aventure du chevalier. A travers une typologie de la femme et la mise à jour d'une construction " androcentrique " de l'amour, c'est l'adaptation des bases du code courtois à l'univers chevaleresque, plus hédoniste, qu'il expose.

Le *Victorial*, de Gutierre Díaz de Games inspire les trois études suivantes. Fernando Gómez Redondo fait d'abord une présentation générale de l'oeuvre, situant celle-ci dans le " genre chronistique ", présentant auteur et personnage afin de mieux comprendre sa genèse, dégagant son architecture et sa fonction fondamentale : valoriser un homme nouveau, certes, mais aussi exposer, à travers sa biographie, les convictions du " *letrado* " Díaz de Games quant aux fondements idéaux de la " chevalerie " -en fait, de la *noblesse*. Jesús Rodríguez Velasco, dont l'opinion est un peu différente, met de son

côté en exergue la défense de deux principes profondément liés : l'identification absolue de la chevalerie avec la (vieille) noblesse – même dans le cas d'un homme nouveau, qui, en fait, est présenté comme tel sous le rapport de son rang mais non sous celui de son lignage- ; la réservation de la culture savante –et de la culture de gouvernement- aux seuls " *letrados* ", qui entendent jouer un rôle prépondérant dans le nouvel univers politique et confiner à cette fin dans les armes la formation et l'activité de la noblesse lignagère. Enfin, Rafael Beltrán, qui a beaucoup contribué à l'identification des sources du *Victorial*, s'intéresse ici à la dette de Díaz de Games envers don Juan Manuel. Sa démonstration établit plusieurs cas de contamination directe à peu près certaine qui sont autant d'indices d'une influence de Don Juan Manuel dans la culture des élites castillanes du XVe siècle.

Le livre se clôt sur deux études portant sur des récits postérieurs au *Victorial*. Ces récits offrent l'intérêt d'éclairer contradictoirement l'oeuvre de Díaz de Games, dont ils constituent comme l'envers dégradé et la dénégation d'une réalité sociale portée à l'ordre chevaleresque que celle-ci représente. Autour du cérémonial – " chevaleresque " entre tous- de la remise de la Toison d'Or à Ferdinand d'Aragon, en 1474, Madeleine Pardo dévoile la réalité politique trompeuse et compliquée, radicalement *moderne*, qui, dans les *Gesta hispaniensi*, intéresse un Alonso de Palencia plus que sceptique à l'endroit de la chevalerie et de ses valeurs. Deux écrits de jeunesse -une fable animale, la *Batalla campal de los perros contra los lobos*, et un traité allégorique, le *De perfectione militaris triumpho*- proclament ensuite dans leur contraste une idée qui lui tient politiquement à coeur tout en ressortissant à un " humanisme civique " à l'italienne : qu'au stérile, mortifère et tristement burlesque désordre " chevaleresque " la royauté doit substituer une prudente politique militaire –que Palencia, déjà sympathisant de la branche aragonaise des Trastamares, voit triompher dans la prise de Naples

par Alphonse V le Magnanime. Jean-Pierre Jardin tire enfin de l'oubli les *Hechos del Maestro de Alcántara don Alonso de Monroy*, d'Alonso Maldonado. Cette curieuse biographie chevaleresque, antithétique du *Victorial* bien que, par maints aspects historiques et littéraires, elle lui ressemble, part pour être un panégyrique, mais elle tourne très vite court et amène de fait un portrait tout en demi-teintes et presque anti-héroïque. C'est sans doute qu'en dépit de l'auteur, l'implication de son protagoniste dans une réalité plus complexe, plus égoïste et plus brutale que l'utopie chevaleresque –les soubassements du désordre nobiliaire qui se déchaîne partout en Castille dans les dernières années d'Henri IV et celles qui suivent immédiatement sa mort- sapait les fondements du genre qu'il avait choisi, une trentaine d'années après les faits, de cultiver, et cela, au moment même où, à l'aube du XVIIe siècle, le roman de chevalerie allait connaître en Castille son premier grand essor...